

—J'ai bien choisi mon monde, pensait-il avec orgueil. Mais soudain une pensée nouvelle glaça son sang. Son compagnon n'était qu'un individu de sac et de corde. Et le père de Percy venait de se dire qu'il était bien capable de le vendre aux Ecossais, si c'était ceux-ci qui campaient là-bas. L'estafier continuait sa marche prudente, circonspecte. Il s'intérompait tous les dix pas, craignant d'être surpris. Tremblant malgré la rapière qui battait ses talons, il recherchait les endroits les plus touffus où il risquait le moins d'être découvert. Des voix, des battements de main frappant en cadence arrivèrent à lui. Le bandit eut une minute d'angoisse, mais se rassura presque aussitôt.

Il venait de reconnaître un air de gigue, la danse du peuple, du bas peuple, pourrait-on dire, en Angleterre.

Une élévation du terrain se présenta à lui, il la gravit et atteignit un espace découvert.

Il vit alors nettement à une vingtaine de toises devant lui un groupe d'hommes vêtus d'une sorte de harnais de guerre débraillé et disparate.

Une dizaine de ces individus chantaient d'une voix éraillée sur un rythme précipité, en battant des mains et des pieds tandis que quelques autres de-ci, de-là, regardaient.

Des danseurs, en nombre à peu près égal à celui des soldats qui marquaient la mesure, se démenaient en cadence à quelques pas de là.

Stewart Bolton trouvait le temps singulièrement long, pendant que son second, avec des appréhensions dignes de son maître, poursuivait à contre-cœur l'enquête que celui-ci lui avait commandée.

Qui se ressemble s'assemblent, et les deux hommes étaient franchement d'instincts aussi lâches comme aussi féroces l'un que l'autre.

Peu à peu, l'ancien intendant arrivait à se persuader que l'estafier, crapuleux comme ses pareils, avait dû s'aboucher avec ceux qu'il était allé reconnaître, et qu'il allait surgir avec ces derniers afin de le mettre à rançon.

Aussi était-il en train d'étudier le moyen de sortir au plus vite du milieu des fourrés où il était venu se cacher lorsqu'il entendit marcher sous le bois.

Les yeux dilatés par l'inquiétude, il riva son regard sur l'endroit d'où provenait le bruit, la main posée sur les rênes de son cheval, prêt à sauter en selle et à déguerpir.

La tête anguleuse de l'estafier parut seule.

L'ancien intendant étudia les environs d'un regard soupçonneux, se demandant si d'autres ne le suivaient pas à distance.

—Ça y est ! fit l'homme d'une voix sourde et joyeuse en se montrant entièrement à découvert. Ce sont des irréguliers de Somerset. Ils dansent la gigue sans même une sentinelle pour les garder.

L'ancien intendant scruta le regard de son envoyé pour démêler s'il lui disait la vérité. L'estafier paraissait de bonne foi ; aucune rumeur ne s'étendait aux alentours, indiquant quoi que ce fût de suspect.

Il remonta à cheval, accompagné de son acolyte.

Et tout en continuant à se tenir sur ses gardes, prêt à tourner bride à la moindre remarque suspecte, il prit assez délibérément le chemin du campement anglais, guidé par les remarques que son compagnon avait faites lors de sa reconnaissance.

—Entendez-vous ? fit tout à coup son compagnon. Ils sont encore à danser leur gigue enragée.

Stewart Bolton arrêta son cheval et perçut en effet le mouvement cadencé, endiablé de l'air de danse signalé par l'estafier.

Celui-ci ne l'avait donc pas trompé. Et il reprit plus vivement sa marche.

Bientôt, un des Anglais l'aperçut et donna l'alarme.

La danse cessa aussitôt. Et les soudards se précipitèrent en tumulte sur leurs armes qui gisaient en désordre sur le gazon.

L'apparition de Stewart Bolton et de son acolyte n'était pas bien redoutable par elle-même.

Mais ils craignaient que ce ne fût là qu'une avant-garde.

—Halte-là ! eria l'un d'eux en bandant son arbalète.

—Service de la reine Elisabeth et du lord-duke de Somerset ! répliqua Stewart Bolton en s'efforçant de raffermir sa voix.

—Service de Sa Majesté et de mylord-duke, prétendez-vous ? fit celui qui avait fait retentir le commandement de halte. Comment se fait-il que vous voyagez ainsi loin de toute route ?... Une escorte vous accompagne-t-elle ?

Stewart Bolton comprit que sa réponse allait le mettre à la merci de ces coûteux de route.

Il s'y résolut cependant. Il était impossible de faire autrement.

—Je suis seul avec mon écuyer, dit-il. Nous nous sommes égarés dans ses montagnes, traqués par des rebelles envoyés par l'usuratrice, afin de m'empêcher d'accomplir ma mission.

—Approchez donc, prononça le sergent d'une voix radoucie, et apprenez-vous ce que vous désirez de nous.

Bolton respira : les événements paraissaient s'arranger d'emblée mieux qu'il ne l'avait appréhendé. Il s'avança donc, demeurant à cheval afin d'en imposer davantage, ainsi que son "écuyer".

Et il raconta comment il se rendait au camp établi par un corps d'évasion anglais devant la Tour d'Avenel, vers le sud, afin d'y porter certaines instructions, lorsqu'il avait été attaqué à l'improviste par des Ecossais.

Le sergent consulta ses hommes d'un rapide coup d'œil circulaire.

Il lui paraissait évident qu'ils se trouvaient en présence de quelque personnage important.

—Que pouvons-nous pour le service de Son Honneur ? demanda-t-il en s'inclinant.

Stewart Bolton le fixa de ses prunelles venimeuses dans lesquelles flamboya un jet furtif de clarté métallique.

—Pour moi, rien, dit-il d'un accent détaché. Mais pour le service de Sa Majesté, peut-être beaucoup.

Et comme fouillant une à une les physionomies de tous les soudards :

—Ce qui ne m'empêchera pas de vous récompenser généreusement... car je sais que votre solde est bien peu de chose pour des enfants perdus de notre armée.

Les visages des soudards s'éclairèrent.

—Il y aura peut-être quelques coups d'épée à donner : mais qu'est-ce cela pour des hommes d'armes : si chaque estocade fait jailrir de l'or.

Les yeux des auditeurs de l'espion brillèrent comme des escarboucles.

Et une joie intense fit frémir l'ancien intendant en constatant leurs dispositions.

—Allons ! se dit-il en lisant sur les traits des soudards la hâte de gagner le salaire qu'il venait de faire luire à leur esprit, je crois que, cette fois, le sire Christie de Clinthill et son protégé vont apprendre pour de bon de quel bois je me chauffe !

—Voilà pardieu, des gaillards qui leur apprendront à danser la gigue !

## LXI. — FAIBLE INDICE

Une heure après, les partisans avaient levé leur campement.

—Allons, dit Stewart Bolton, quand ils les vit rangés autour de lui, en marche, pour le service de notre gracieuse Majesté, et de son noble ministre !

Il indiqua le chemin qui conduisait à la route ; et quatre ou cinq irréguliers passèrent devant, en avant-garde.

Stewart Bolton avait trop peur de se trouver face à face avec Christie de Clinthill, et les auxiliaires qu'il persistait à lui supposer, pour ne pas essayer en ce cas d'amortir le choc.

Arrivé sur la voie qu'il suivait dans la première partie de son voyage avec son jeune prisonnier, il étudia le sol pour découvrir si aucune troupe n'y était passée depuis qu'il l'avait quittée pour se diriger vers le campement des partisans.

Il n'aperçut que les empreintes laissées dans la poussière par les fers de son cheval et de celui de l'estafier, promu pour la circonstance à la dignité d'écuyer.

Les Ecossais n'étaient donc point passés par là et rien ne pouvait le renseigner sur la force des adversaires vers lesquels il marchait.

Perspective peu rassurante pour quelqu'un d'un courage aussi négatif que l'ancien intendant.

Et il donna l'ordre de prendre le chemin du sud... après avoir pris soin de renforcer soigneusement son avant-garde.

Son intention était de gagner le poste dont le commandant lui avait précédemment refusé l'appui et le secours de ses soldats.

La nuit commençait à se faire sans qu'on eût encore aperçu le pavillon qui flottait au-dessus.

Les partisans, fatigués, commençaient à murmurer tout haut, parlant de chercher une pointe de rocher pour établir leur bivouac et y passer la nuit.

L'espion que cette perspective rassurait médiocrement ne cessait d'interroger l'espace.

Une étoffe qui flottait dans le ciel déjà obscurci lui arracha un soupir de soulagement.

C'était le pavillon du léopard d'Angleterre.

Cette vue ranima le courage de sa suite.

—Halte ! lança tout à coup une voix devant eux.

Sa troupe s'était arrêtée.

Un détachement sortit du poste et vint pour la reconnaître.

L'espion se porta seul en avant et demanda à parler à l'officier, chef du poste.

Celui-ci prévenu reconnut le voyageur.

—J'amène des troupes pour rechercher les rebelles que vous avez refusé de poursuivre, —annonça Bolton.

L'officier balbutia que la sécurité du poste dont il était chargé, le